

# LES REPROUVES

## PREMIERE PARTIE

Elle courut vers lui et se jeta dans ses bras moitié pleurant, moitié riant. Le chien de Terre-Neuve s'approcha de M. Dunbar et baissa la tête ; il flaira les talons du millionnaire et se mit à grogner sourdement.

“Écartez votre chien, Laure,” dit M. Dunbar avec colère.

Il arrivait ainsi que les premières paroles qu'Henri Dunbar adressait à sa fille étaient prononcées d'un ton furieux.

La jeune fille s'éloigna de son père et le regarda d'un air chagriné. La figure du banquier était pâle comme la mort, froide, sévère et impassible. Laure Dunbar frissonna pendant qu'elle l'examinait. Elle avait été une enfant gâtée, une jeune beauté caressée, idolâtrée, et n'avait jamais entendu que des paroles d'amour et de tendresse. Ses lèvres tremblèrent et les larmes lui vinrent aux yeux.

“Viens, Pluton, dit-elle à son chien, papa ne veut pas de nous.”

Elle saisit de ses deux mains les grandes oreilles traînantes de l'animal et l'emmena hors du salon. Le chien se laissa conduire par sa jeune maîtresse avec assez de soumission, mais au moment de sortir il se retourna pour grogner contre M. Dunbar.

Laure quitta le terre-neuve sur le palier et revint auprès de son père. Elle se jeta une seconde fois dans les bras du banquier.

“Cher papa, s'écria-t-elle avec impétuosité, mon chien ne grognera plus jamais contre vous. Cher papa, dites-moi que vous êtes content d'être de retour auprès de votre pauvre fille. Oh ! vous me le diriez bien vite si vous saviez avec quelle tendresse je vous aime.”

Elle tendit les lèvres et embrassa la figure impassible d'Henri Dunbar. Mais elle recula et s'éloigna de lui une seconde fois avec un frisson et un long et pénible soupir. Les lèvres du millionnaire étaient froides comme la glace.

“Papa, s'écria-t-elle, comme vous êtes froid, êtes-vous malade ?”

Arthur Lovel qui avait assisté tranquillement à la rencontre entre le père et la fille, vit un changement s'opérer subitement sur la figure de son client et il avança un fauteuil à roulettes, juste assez à temps pour que Henri Dunbar pût s'y laisser tomber aussi lourdement que s'il eût été un morceau de bois.

Le banquier s'était évanoui. Pour la seconde fois depuis l'assassinat dans le bosquet de Sainte-Croix, il avait fait preuve d'une violente émotion. Cette fois l'émotion avait été plus forte que sa volonté et l'avait dominé complètement.

Arthur Lovel déposa le banquier sans connaissance sur le tapis. Laure courut chercher de l'eau et du vinaigre aromatique dans son cabinet de toilette, et, cinq minutes après, M. Dunbar rouvrit les yeux et regarda tout autour de lui d'un air d'égaré et de terreur. Pendant un instant il fixa sa prunelle ardente sur la figure inquiète de Laure qui était agenouillée à côté de lui, puis tout son corps trembla convulsivement et ses dents claquèrent avec force, mais ce fut l'affaire de quelques secondes seulement. Il surmonta cette émotion en serrant les dents et les poings et se remit ensuite sur pied avec beaucoup de difficulté.

“Je suis sujet à ces évanouissements, dit-il avec un pâle sourire sur sa figure décomposée et je redoutais cette entrevue à cause de cela, je savais qu'elle serait au-dessus de mes forces.”

Il s'assit sur le sofa que Laure avait poussé vers lui, appuya ses coudes sur ses genoux et cacha sa fi-

gure dans ses mains. Miss Dunbar prit place à côté de son père et passa ses bras autour de son cou.

“Pauvre papa ! murmura-t-elle doucement, je suis fâchée que notre rencontre vous ait agité ainsi. Et dire que je vous accusais de froideur et de peu de tendresse à l'instant même où votre émotion muette était une preuve de votre amour !”

Arthur Lovel était entré dans la serre par la porte-fenêtre qui était ouverte, mais il ne put entendre la jeune fille causer avec son père. Sa figure était très-grave et le nuage sombre qui l'avait obscurcie une fois pendant l'enquête du coroner planait de nouveau sur elle.

“Une preuve de son amour ! Dieu veuille que ce soit de l'amour, se dit-il en lui-même, mais à moi cela me fait plutôt l'effet d'être de la crainte !”

### XXIII.—LE PORTRAIT BRISÉ

Arthur Lovel passa le reste de la journée à Portland-Place et dina le soir avec le banquier et sa fille. Le dîner fut très-gai en ce qui concernait M. Dunbar et sa fille, car Laure était de très-joyeuse humeur à cause du retour de son père, et Henri Dunbar s'était tout à fait remis de l'agitation du matin et causait gaiement de l'avenir. Il faisait de temps en temps allusion à ces souvenirs de l'Inde, mais il ne s'appesantissait pas longuement sur ce sujet. Son esprit semblait rempli de projets pour l'avenir. Il ferait ceci, cela et autre chose encore à Maudeley-Abbey, dans le comté d'York, et à Portland-Place. Il avait l'air d'un homme qui apprécie parfaitement les avantages de la richesse et qui se prépare à savourer tous les plaisirs que la fortune peut procurer. Il but beaucoup de vin pendant le dîner et à chaque nouveau verre sa gaieté augmentait.

Mais malgré la jovialité de son amphitryon Arthur Lovel était mal à l'aise. Tous ses efforts étaient inutiles pour chasser le souvenir de la scène de la rencontre entre le père et la fille. La pâleur mortelle d'Henri Dunbar, l'égaré et l'effroi visibles dans ses yeux quand il les avait rouverts et fixés sur la figure inquiète de Laure, étaient sans cesse présents à l'esprit du jeune avoué.

Pourquoi cet homme avait-il été effrayé à la vue de sa fille si belle ? car c'était la peur et non pas l'amour qui avait pâli la figure d'Henri Dunbar, le jeune avoué en était sûr. Pourquoi ce père avait-il eu peur de son enfant à moins que...

A moins que quoi ?

Une seule et horrible pensée se présenta à l'esprit d'Arthur Lovel. Henri Dunbar était l'assassin de son ancien valet et le remords de son crime l'avait paralysé au premier contact des lèvres innocentes de sa fille.

Quelle chose horrible si cette supposition était vraie, quelle chose terrible que de penser que Laure Dunbar allait dorénavant vivre constamment auprès d'un misérable et d'un assassin et ne pas le quitter d'un moment.

“J'ai promis de l'aimer éternellement bien que mon amour soit sans espoir et de la servir fidèlement si jamais elle avait besoin de mon dévouement,” se disait Arthur Lovel assis en silence à la table du dîner, pendant qu'Henri Dunbar et sa fille causaient avec animation.

L'avoué observait maintenant son client avec une vive anxiété, et il lui semblait qu'il y avait quelque chose de févreux et de peu naturel dans la gaieté du banquier. Laure quitta la salle presque aussitôt après

le dîner et les deux hommes restèrent seuls à savourer leur vin.

“J'irai à Maudeley-Abbey dès demain, dit Henri Dunbar, j'ai besoin de repos et de solitude après toutes ces fatigues et toutes ces émotions, et Laure me dit qu'elle préfère infiniment Maudeley à Londres. Songez-vous à retourner dans le comté de Warwick, monsieur Lovel ?

—Oh ! oui, au plus tôt. Mon père m'attendait la semaine passée. Je ne suis venu à Londres que pour y accompagner miss Dunbar.

—Ah ! c'a été beaucoup d'obligeance de votre part. Vous connaissez ma fille depuis fort longtemps, autant que j'ai pu en juger par ses lettres ?

—Oui, nous nous sommes connus tout enfants. J'étais très-souvent à l'abbaye du temps de M. Dunbar père.

—Et vous y serez encore plus souvent de mon temps, j'espère, répondit courtoisement Henri Dunbar. Je me figure que je n'aurais pas de peine à deviner un de vos secrets, mon cher Lovel. A moins que je ne me trompe beaucoup, vous éprouvez pour ma fille un peu plus que l'estime ordinaire.”

Arthur Lovel garda le silence. Son cœur battait avec force et il regardait le banquier bien en face, mais il ne parla pas, il se contenta de courber la tête en réponse à la question du millionnaire.

“J'ai donc deviné juste ? dit M. Dunbar.

—Oui, monsieur, j'aime miss Dunbar avec autant d'ardeur et de franchise qu'on peut aimer la femme de son choix, mais...

—Mais quoi ?... Elle est la fille d'un millionnaire, et vous craignez que le père trouve vos prétentions absurdes, n'est-ce pas ?

—Non, monsieur Dunbar. Si votre fille m'eût aimé aussi sincèrement que je l'aime, je l'aurais épousée malgré vous, malgré le monde, et j'aurais fait mon chemin vers la fortune. Mais un honneur comme l'amour de Laure Dunbar n'est pas fait pour moi. Je lui ai avoué mon amour, et...

—Elle a refusé votre main..

—Elle a refusé.

—Bah ! les jeunes filles de son âge n'ont pas des idées bien arrêtées. Ne désespérez pas monsieur Lovel, et croyez bien que s'il ne vous faut que mon consentement, vous l'aurez lorsqu'il vous plaira, dès demain si vous voulez. Vous êtes jeune, beau, instruit, charmant ; que peut demander de plus une jeune fille quelque frivole qu'elle soit. Vous ne rencontrerez pas en moi de stupides préjugés, monsieur Lovel. J'aimerais à vous voir épouser ma fille au plus tôt, car je crois que vous l'aimez sincèrement. Vous avez mon consentement, en tout cas comptez-y, et voici ma main pour ratifier l'engagement.”

Il tendit sa main en parlant et Arthur Lovel la prit avec un peu de répugnance peut-être, mais avec autant de bonne grâce qu'il lui fût possible.

“Je vous remercie, monsieur, dit-il, de votre consentement, et...”

Il essaya de dire quelque chose de plus, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. L'horrible crainte qui s'était emparée de lui après la scène de la matinée pesait sur lui avec autant de force que le poids qui presse la poitrine d'un homme endormi et en proie à quelque terrible cauchemar. Il avait beau faire, il ne pouvait se débarrasser du doute affreux qui l'assiégeait. Les paroles de M. Dunbar semblaient dictées par la bonté et la générosité d'un honnête homme, mais ne pouvait-il pas se faire aussi que le banquier voulait éloigner de lui sa fille ?

Il avait laissé voir qu'il avait peur d'elle dans la matinée et maintenant il s'empressait d'accorder sa main au premier prétendant qui s'offrait, quoique ce prétendant ne réunît pas les conditions voulues au point de vue mondain. Ne pouvait-on pas supposer que l'innocente société de la jeune fille pesait à son père et qu'il voulait la confier à un autre protecteur ?

“Je serai très-occupé ce soir, monsieur Lovel, dit ensuite Henri Dunbar, car il faut que j'examine certains papiers qui se trouvent dans mes bagages arrivés de Southampton. Quand vous serez las de rester dans la salle à manger, vous saurez aller rejoindre Laure et vous distraire en sa compagnie, je pense.”